Extrait d'un volume de notre collection TÀP
http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180

*Jean Lacoste*

# « UN EXCÈS D'EFFRONTERIE ». UN FAUST RABELAISIEN ?

## *Une tragédie allemande*

Le Faust de Goethe est-il un « homme de la Renaissance » ? C'est, en un sens, une évidence, puisque Goethe choisit comme protagoniste de sa grande « tragédie », de cette « absolue tragédie philosophique » selon Hegel, un personnage sulfureux qui a effectivement vécu au XVIe siècle en Allemagne, Georg Faust (vers 1480-vers 1540), ce qui en fait le quasi-contemporain de Rabelais. Dans le *Premier Faust*, quelques allusions historiques, au demeurant peu nombreuses – à Nostradamus, à la traduction de Jean par Luther, à l'Empereur –, contribuent à créer la couleur locale historique, avec le climat de sorcellerie et de diablerie.

En même temps, cette formule est problématique : d'une part, parce que le *Second Faust* de 1832, quant à lui, brasse les différentes époques de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la période moderne, y compris la période contemporaine, le XIXe siècle, le siècle « vélocifère »[1].

Mais aussi parce que « la Renaissance » comme catégorie esthético-politique et comme terme qui désigne globalement une période spécifique de l'histoire avec des traits culturels caractéristiques (la redécouverte de l'Antiquité, l'enthousiasme pour la connaissance et le savoir) ne se rencontre pas chez Goethe, pas plus que chez Hegel. Il faut attendre en fait, en France, Hugo et surtout Michelet dans son *Histoire de France* pour que s'impose cette notion, et, en Allemagne, le grand livre de Jacob Burckhardt de 1860, *La civilisation de la Renaissance en Italie (Die Kultur der Renaissance in Italien)*. La période est définie surtout aux yeux de Goethe, comme de Hegel dans ses *Leçons sur la*

*philosophie de l'histoire*[2], par la Réforme, la « Réformation » qui, selon le philosophe, a brandi la liberté intérieure comme étendard dans l'histoire. « On ne peut nier – écrit Goethe, quant à lui, dans ses *Maximes et réflexions* – que la Réforme ait été un effort pour l'affranchissement de l'esprit[3]. » Notamment l'*Urfaust*, la première version connue de Faust – on préfère parler aujourd'hui de *« frühe Fassung »* –, celle que Goethe lit à la cour de Weimar en 1775 et qui nous a été conservée presque par miracle, est tout entière inscrite dans ce XVIe siècle très allemand. En ce sens, le *Premier Faust* est bien une tragédie *allemande*, comme le *Requiem* de Brahms est un *Requiem allemand*.

Certes, la Renaissance italienne va ensuite occuper une place centrale dans l'œuvre de Goethe et dans son esthétique, notamment en raison de l'intérêt désormais porté à l'Antiquité et, sous l'influence de Schiller, au retour d'Italie ; le Goethe néoclassique va écrire sur Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, Mantegna, l'architecte Palladio, aussi Benvenuto Cellini, l'artiste génial et criminel dont il traduit les *Mémoires* en 1797-1798. Mais il s'agit essentiellement de travaux qui sont postérieurs au voyage en Italie de 1786 ; même le *Torquato Tasso* dans sa première version, qui date de 1780, est en quelque sorte la préparation de la conversion de Goethe à l'Italie. Il marque et annonce cette conversion.

Goethe lui-même partage d'ailleurs dès sa jeunesse un idéal de la Renaissance, celui du savoir universel, encyclopédique, la quête passionnée de la connaissance, celle que Rabelais exprime dans la fameuse lettre de Gargantua à son fils Pantagruel dans le *Pantagruel* de 1532 : « Et quant à la connaissance des faits de la nature, je veux que tu te y adonnes curieusement [avec soin] » ; l'étudiant doit apprendre à connaître, entre autres, les oiseaux, les poissons, les arbres et « toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abysses, les pierreries de tout Orient et Midi ». Bref que « rien ne te soit inconnu », y compris « les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans contemner [mépriser] les talmudistes et cabalistes et par de fréquentes anatomies acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde qui est l'homme[4] ». Goethe semble avoir pour son compte suivi ce programme d'éducation « gargantuesque », y compris les « anatomies » et les dissections auxquelles il assiste à Strasbourg[5].

Mais le goût du savoir s'accompagne chez Goethe d'une conscience aiguë des limites de la connaissance – il est plus proche en cela de la philosophie kantienne que de la Renaissance – et il a éprouvé comme Faust dans son premier monologue[6] la frustration, la mélancolie, la rage du savant placé devant des mystères insondables et qui se tourne, en désespoir de cause, vers la magie car, pour citer Faust lui-même : « Je vois bien que nous ne pouvons rien savoir[7]. »

La confession de Faust à son *famulus* Wagner, le jour de Pâques, sur le rôle que lui et son père ont joué dans la lutte contre la peste ne traduit pas une vraie confiance dans les pouvoirs de l'homme : le